

UNE FAMILLE NOMBREUSE

Par Diane Saurat Rognoni

diane@ad-vitame.fr

[...] Dans ma mémoire, cette photographie a été prise hier ! Ou tout comme. Je sens encore l'odeur de la paille, de la sueur des chevaux dans la chaleur de l'été. J'entends aussi les piailllements admiratifs de mes petites sœurs. Nous regardions notre mère, encore enceinte, monter à cheval. Comme d'autres ne pouvaient se passer de la cigarette pendant leur grossesse, ma mère ne s'était jamais résolue à cesser de monter alors qu'elle nous attendait. Les remontrances de sa propre mère, les inquiétudes de notre père, les supplications de sa sœur qui, elle, avait fait une chute quelques années plus tôt, rien n'y avait fait. A chaque fois, ma mère balayait tout d'un revers de la main avec son magnifique sourire et tous s'avouaient vaincus. J'ai toujours pensé que ce sourire était une arme terrible, dont ma mère usait avec une habileté incroyable.

Chaque dimanche matin, aînée de la fratrie, je l'aidais à préparer mes sœurs pour la messe. Je me levais la première, faisais ma toilette sans bruit, m'habillais et réveillais l'aînée des petites après avoir prévenu ma mère. C'était un rituel bien huilé. Nous nous occupions de la toilette des deux plus jeunes tout en gardant un œil sur les plus grandes, nous assurant que le gant n'oubliait aucun endroit ! Ensuite, il fallait vêtir et coiffer tout ce petit monde, vérifier que rien ne manquait, gants, chapeaux, souliers propres. Ce faisant, il était parfois nécessaire de régler des conflits au sujet d'une barrette, ou d'un kiki, comme on appelait ces petits nœuds que l'on mettait dans les cheveux. Une fois la petite troupe prête et rassasiée, nous partions, encadrées par nos père et mère, pour l'église. La messe du dimanche était encore un événement incontournable, surtout dans les petites villes. Tous faisaient des efforts de présentation : on mettait ses habits du dimanche ! En cette période d'entre deux guerres, l'église était encore un lieu de repère, de rencontres, d'échanges de nouvelles, même si ces nouvelles avaient parfois tout du ragot ! On se saluait, on félicitait le curé pour son sermon, on se souciait des malades. J'aimais ce rendez-vous. Parfois, lorsque les discours étaient trop compliqués pour moi, je levais le nez pour regarder les vitraux et m'imaginai des histoires, ne connaissant pas tous les personnages qui y étaient représentés. J'aimais aussi rencontrer les amies de ma mère, toujours élégantes. Souvent, l'une d'entre elles me prenait le menton dans la main et s'exclamait « Madeleine a encore grandi ! ».

Après l'office, nous déjeunions chez mes grands-parents maternels et, invariablement, alors que mon père et mon grand-père se retiraient pour fumer et boire un cognac dans la bibliothèque, ma mère abandonnait robe et chapeau cloche pour revêtir son jodhpur et son blazer.

La maison de mes grands-parents, la maison d'enfance de notre mère, jouxtait le haras où elle avait ses habitudes. Nous l'accompagnions toutes. Parfois ma grand-mère se joignait à nous.

C'était le cas ce jour-là, c'est d'ailleurs elle qui avait pris la photo. Je pense qu'elle voulait s'assurer que tout se passait bien.

L'été était brûlant cette année. Je venais d'avoir 14 ans et notre mère avait profité de ce repas dominical pour nous annoncer sa grossesse, sa sixième ! Ma grand-mère était une excellente cuisinière. Elle préparait souvent de délicieux plats qui mijotaient à tout petit feu le temps de la messe. A peine la porte franchie, nous nous régaliions déjà à leurs parfums. Pendant que les grands prenaient l'apéritif et que les petites jouaient dans le jardin en attendant d'être appelées, je la suivais dans la cuisine et soulevais avec elle les couvercles des cocottes qui cachaient carbonade, bœuf bourguignon, blanquette... Généralement, une superbe tarte, ou un gâteau maison, attendait sur le plan de travail, protégé par une cloche.

Ce dimanche là, ma grand-mère avait fait sa tarte au citron meringuée. C'est drôle que ce genre de détails me soit resté. Nous en étions donc au dessert lorsque Maman, radieuse, annonça la nouvelle. Mon père bombait le torse, tout fier qu'il était d'être à nouveau père. Il devait le savoir depuis peu de temps, car ma mère arborait un très joli bracelet que je ne lui connaissais pas. J'appris plus tard que Papa lui avait offert le matin même. Mon oncle et ma tante étaient présents également. Mon oncle félicita mon père et embrassa ma mère. Ma tante voulu en faire autant, mais la pauvre éclata en sanglots en s'approchant de ma mère. Elle qui rêvait d'une famille nombreuse, n'avait eu qu'un fils. Il pose avec nous sur la photo. C'est alors qu'elle attendait un deuxième enfant qu'elle fit sa mauvaise chute de cheval. En plus de la perte du bébé, nous avons craint un temps pour elle. Je me rappelle avoir été la voir chez elle, dans sa chambre. Elle était très pâle, presque transparente. Petit à petit, elle s'était rétablie, mais le verdict des médecins avait été sans appel. L'accident lui interdisait toute nouvelle tentative. Une autre grossesse serait trop dangereuse pour elle. Toute la famille en avait été bouleversée. Ma mère qui ne l'accompagnait pas ce jour-là, s'était sentie coupable bien qu'elle n'eut rien pu faire. Et les années avaient passé. La facilité déconcertante avec laquelle ma mère enfantait devait être comme un couteau retourné dans la plaie de ma tante. Elle n'en était que plus attachée à son fils et s'occupait aussi beaucoup de nous. J'imagine qu'elle devait être affreusement tiraillée entre la joie qu'elle ressentait pour sa sœur et la souffrance au rappel cruel de son incapacité.

Après plusieurs années restée loin des manèges, ma mère l'avait convaincue de monter à nouveau avec elle. Au début, elle ne voulut pas en entendre parler. Elle avait pris les chevaux en grippe. Alors un jour, ma mère connaissant bien les directeurs du haras, elle était allée à cheval chez ma tante qui habitait à deux ou trois kilomètres de là. Elle avait pris soin de choisir une jument très douce et, tout sourire, avait sonné à la porte en la tenant par la bride. Ma tante était furieuse, jusqu'à ce qu'elle croise le regard de l'animal et qu'elle fonde instantanément. Elle avait gagné ! Dans un premier temps, elle avait accepté de retourner au haras, mais restait derrière les barrières. Puis, elle s'occupa un peu des chevaux que montait ma mère, avant de finir par remonter enfin. Comme lorsqu'elles étaient enfants, elles chevauchaient de longues heures ensemble.

J'étais - quant à moi - très partagée à l'idée d'une nouvelle petite sœur. Ma mine renfrognée sur la photo en dit long sur mes cogitations ! Naturellement, nous ignorions encore le sexe de

l'enfant. Nous n'avions pas encore cette facilité de le connaître avant son arrivée. Mais, pour moi, après quatre petites sœurs, il me semblait évident que nous serions bientôt six ! Bien sûr, mon père était plein d'espoir. Il s'était toujours montré très doux, très affectueux et attentionné envers nous toutes, mais il rêvait d'avoir enfin un garçon. C'était bien naturel. De temps à autre, il partait pêcher avec mon oncle et mon cousin, tandis que ma tante passait une après-midi avec nous, faisant les boutiques, jouant à la poupée ! Le neveu et les nièces comblaient les sexes manquant de la famille !

J'avais toujours été heureuse à l'apparition de mes cadettes. En même temps, j'avais depuis longtemps compris que cela signifiait moins de temps pour moi, mes parents se préoccupant de la nouvelle venue. C'était aussi plus de travail puisque je devais veiller sur mes autres sœurs. Je les aidais dans leurs devoirs, surveillais leurs toilettes, leur racontais des histoires. Elles avaient pris l'habitude de m'appeler Maman Bis. Oh, jamais devant notre mère, elle en aurait pris ombrage, mais lorsque nous étions entre nous. Je confesse que cela me plaisait. Je jouais au papa et à la maman, sans papa ! J'avais ma famille monoparentale avant l'heure ! J'ai eu, je crois, la chance d'avoir une éducation encadrée, un peu stricte, tout comme mes sœurs, ce qui fait que nous avons du respect les unes pour les autres et aucune n'aurait songé à ne pas faire ce que je leur demandais. J'étais l'aînée et, en conséquence, j'étais effectivement Maman Bis. Il n'y a que deux ans entre ma première petite sœur et moi. Assez vite, à l'arrivée de la quatrième, elle m'aida beaucoup. Nous partagions ce rôle de grande sœur. Ce n'était pas toujours idyllique bien sûr. Arrivée à un certain âge, comme sur cette photo, j'aurai aimé un peu plus de temps pour moi. Je pense que Maman l'avait senti, car à la naissance de la sixième – puisque c'est bien une petite sœur qui nous arriva – elle m'offrit une jolie petite chaîne, que j'ai toujours. Il nous est même arrivé de sortir rien que toute les deux pour aller boire un chocolat ou faire les magasins. Ma tante s'occupait de mes sœurs et nous passions une après-midi entre femmes, comme elle me disait. J'adorais ça ! Mais le plus drôle, c'est que je n'avais qu'une hâte : rentrer à la maison pour tout raconter aux Petites ! Les liens que nous avons tissés tout au long de notre enfance sont indéfectibles. Aujourd'hui encore, bien que nos mariages nous aient un peu éloigné géographiquement, nous nous appelons plusieurs fois par semaine et essayons de nous voir le plus régulièrement possible.[...]